Document généré le 24 avr. 2024 23:58

Revue d'histoire de l'Amérique française

Goulet, Denis et Robert Gagnon, *Histoire de la médecine au Québec 1800-2000 : de l'art de soigner à la science de guérir* (Québec, Septentrion, 2014), 450 p.

Marie-Claude Thifault

Volume 69, numéro 1-2, été–automne 2015

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1034598ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1034598ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)
1492-1383 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Thifault, M.-C. (2015). Compte rendu de [Goulet, Denis et Robert Gagnon, *Histoire de la médecine au Québec 1800-2000 : de l'art de soigner à la science de guérir* (Québec, Septentrion, 2014), 450 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *69*(1-2), 200–202. https://doi.org/10.7202/1034598ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Goulet, Denis et Robert Gagnon, *Histoire de la médecine au Québec 1800-2000 : de l'art de soigner à la science de guérir* (Québec, Septentrion, 2014), 450 p.

L'évolution des pratiques médicales et des savoirs médicaux serait, selon Denis Goulet et Robert Gagnon, toujours marginalisée sinon ignorée dans l'historiographie actuelle. Voilà sur quoi repose leur motivation pour entreprendre l'exercice ambitieux d'écrire une synthèse historique qui couvre le développement de la médecine moderne au Québec entre 1800 et 2000. Cette démarche s'appuie également sur le fait que, depuis plusieurs années, l'historiographie aurait surtout bénéficié de nombreuses études dans le large champ de la santé, champ d'étude qui regroupe les travaux sur l'histoire des infirmières, des pratiques paramédicales et pharmaceutiques ou, comme ils le soulignent, l'histoire sociale et administrative des hôpitaux et des asiles. Goulet, spécialiste de l'histoire de la médecine, et Gagnon, spécialiste des sciences, convient plutôt les lecteurs à découvrir sur plus de 400 pages l'histoire du développement de la médecine et des sciences médicales dans *L'histoire de la médecine au Québec 1800-2000. De l'art de soigner à la science de guérir.*

Cet ouvrage, qui s'adresse à un public plus étendu que celui des historiens, des sociologues ou des médecins, est divisé en deux parties. La première couvre, en cinq chapitres, le XIXe siècle et s'intéresse à « Une pratique et une profession incertaines. La naissance de la médecine clinique ». Moins de 150 pages rendent compte de cette pratique, des théories des humeurs jusqu'à l'émergence de l'institutionnalisation des soins. L'incertitude autour de la profession médicale repose sur le fait que plusieurs « non-spécialistes » – sages-femmes, hospitalières, gardes-malades, charlatans ou rebouteurs – portent sérieusement ombrage au travail des médecins qui ont reçu pour la plupart, au début du siècle, une formation approximative sinon douteuse. Somme toute, l'art de soigner revient aux nombreux concurrents des médecins, entre autres, les religieuses : « Les sœurs hospitalières québécoises sont donc largement utiles dans les soins et les remèdes gratuits donnés aux pauvres dans les dispensaires » (p. 33). Bien qu'il arrive que les binômes médecin et sage-femme ou médecin et rebouteur collaborent pour prodiguer des soins (p. 37), Goulet et Gagnon relèvent surtout la nuisance de ces autres fournisseurs de soins aux yeux de l'*establishment* médical.

Les chapitres de la deuxième partie s'étendent sur un nombre plus important de pages qui soulignent l'accélération des connaissances

médicales et la transformation des pratiques de soins. À l'exception des chapitres 10 et 15, tous débutent au tournant du XXe siècle en reprenant de brèves informations déjà abordées dans la première partie. « L'art de soigner à la science de guérir. Les grands développements de la médecine » couvre la révolution hospitalière, les relations médecins-patients, les soins spécialisés, le développement de la chirurgie, l'avènement de l'assurance hospitalisation, le traitement des maladies nerveuses et mentales ainsi que la montée du pouvoir médical, les grandes réformes pédagogiques, la médecine préventive et finalement la recherche biomédicale. L'étendue des sujets est vaste, mais l'angle d'approche demeure le même, soit le décalage du Québec francophone à s'inscrire dans un système de santé moderne. Goulet et Gagnon témoignent de la microsociété que représente l'hôpital et du « "dialogue" qui s'installe entre la science médicale, la pratique clinique, les spécialités médicales et la demande de soins » (p. 148). Un dialogue qui passe sous silence les querelles entre les médecins et les autres professionnelles de la santé œuvrant dans les hôpitaux et taisant, par conséquent, les importants enjeux autour des frontières professionnelles auxquels sont confrontés tant les médecins généralistes que spécialistes, plus que réticents à accepter « l'art de soigner » de leurs concurrents du XXe siècle. Si, comme le soutiennent les auteurs, la médecine est devenue le pivot du système de soins (p. 375), cette situation a toutefois été rendue possible par un contexte de pluridisciplinarité dont témoigne très peu l'ouvrage.

Nous convenons, comme les auteurs, que le temps était venu de publier un ouvrage de synthèse sur le développement de la médecine moderne au Québec. Toutefois, le défi de rassembler un tout homogène à partir de la production historienne depuis les 10 à 15 dernières années ne semble pas avoir été une prémisse de base pour réaliser cette synthèse historique. Ainsi, bien que les auteurs présentent des matériaux inédits et des segments de leurs nouvelles recherches, ils renvoient malheureusement trop rarement aux plus récents et aux meilleurs travaux historiques sur la santé et la médecine. Leur condamnation à l'endroit de l'historiographie actuelle qui aurait trop souvent tendance à déformer le rôle des médecins en les dépeignant comme « misogynes, moralistes, conservateurs, arrogants, monopolistes, technicistes, mercantiles… » (p. 9), nous incite à nous poser sérieusement la question à savoir si cette historiographie a réellement été consultée. Après avoir parcouru les 450 pages de cet ouvrage magnifiquement illustré, nous demeurons sceptiques quant à la

frontière que les auteurs ont voulue ériger entre l'histoire de la santé et l'histoire de la médecine. Néanmoins, comme l'a élogieusement dit le Dr Alain Vadeboncoeur sur les ondes radio-canadiennes (19 août 2014), cet ouvrage est intéressant, richement illustré et plaira à un lectorat curieux.

MARIE-CLAUDE THIFAULT
Chaire de recherche sur la francophonie canadienne en santé
Faculté des sciences de la santé/École des sciences infirmières
Université d'Ottawa

Kennedy, Gregory M. W., *Something of a Peasant Paradise? Comparing Rural Societies in Acadie and the Loudunais, 1604-1755* (Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2014), 288 p.

Avant la déportation de 1755, l'Acadie était-elle véritablement une sorte « d'éden paysan » ? L'expression est tirée de l'ouvrage d'Allan Greer, *The People of New France* (University of Toronto Press, 1997), et pour Gregory Kennedy, elle incarne un lieu-commun persistant, davantage tributaire d'auteurs romantiques du XIXe siècle que d'une recherche professionnelle approfondie. « Âge d'or acadien », « république de producteurs autosuffisants », pour Kennedy qui les recense dans son introduction, ce sont autant de formules typiques du flou nostalgique enveloppant la société rurale acadienne des XVIIe et XVIIIe siècles.

Pour dissiper ce brouillard apparent, Kennedy invoque l'inspiration des Annales, et propose une démarche comparative. La société rurale acadienne sera contrastée avec celle du Loudunais, zone frontalière française entre le Poitou et la Touraine. C'est le lieu d'origine de Charles de Menou d'Aulnay, l'un des premiers seigneurs et gouverneurs de l'Acadie, et vraisemblablement de la vingtaine de familles qu'il recrute pour la colonisation dans les années 1640. Cette génération souche sera la première à récupérer les marais autour de Port Royal pour des fins agricoles, et figurera parmi l'élite sociale et politique de la communauté acadienne. Ironie relevée par l'auteur, ces migrants quittent une zone frontalière qui se calme après plusieurs siècles de conflits militaires, pour en regagner une autre qui s'enflamme.

Deux premiers chapitres, sur les environnements « naturels » et « politico-militaires », font particulièrement bien ressortir certains aspects peu paradisiaques de l'Acadie : le climat de la fin de la petite ère glacière